L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 20 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Bonner & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI. 20 SEPTEMBRE 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES A L'ENCAN.

Par le Shérif, à la Bourse d'Encan St. Charles, rue St. Charles, trois lots de terre avec bâtisses et améliorations dans le 3e district, dans l'îlot borné par les rues Champs-Elysées, Remparts, François et St. Claude.

Par J. V. Gourdain, au No 112 de la rue Gravier, une presse à journaux de 1er ordre et en parfait état.

Une école de marins militaire et de marine marchande à la Nouvelle-Orléans.

Il est impossible, croyons-nous, de trouver, en Amérique, aux Etats-Unis surtout, une jeunesse à l'esprit plus ouvert, aux aptitudes plus nombreuses et plus heureusement développées que notre jeunesse de la Louisiane, et, en particulier, de la Nouvelle-Orléans. Quant au courage voulu pour faire face aux dangers de toute sorte que l'homme peut rencontrer sur sa route, quelque chemin qu'il prenne, quelque but qu'il poursuive; quant à l'énergie nécessaire pour lutter contre les tracas, les difficultés, les misères qui l'assaillent à chaque instant, quelque degré qu'il occupe sur l'échelle sociale, à quelques travaux qu'il se livre, quelque métier, si rude soit-il, qu'il entreprenne, nous ne croyons pas que l'on puisse rencontrer ailleurs une jeunesse mieux douée que la nôtre. On en a fait jadis des soldats bravant les balles de l'ennemi, résistant à toute espèce de fatigues et supérieurs à toute sorte de privations; pourquoi n'en ferait-on pas aussi d'excellents, d'intrépides marins?

N'est-il pas étonnant que, dans un port sillonné, comme le nôtre, par nous ne savons combien de navires, nous descendant de la vaste vallée du Mississippi ou nous remontant du Golfe du Mexique; par tant de vapeurs et de voiliers qui, de chez nous, vont se disperser dans les autres contrées du globe et visiter tant de ports lointains —n'est-il pas étonnant, disons-nous, que nous voyions si peu de jeunes gens, s'il en est toutefois quelques uns, qui se consacrent au noble métier de marin, une des professions, pourtant, où pourraient se développer le plus largement leurs habitudes intellectuelles et physiques? Est-ce que la nature a été plus prodigue de ses dons, sous ce rapport, envers les Bostoniens, les New Yorkais, les Philadelphiens, qu'envers nous? Pourquoi donc ces villes produisent-elles plus de matelots, plus d'officiers de marine, que la Nouvelle-Orléans? Que tirons-nous, en définitive, de tout le mouvement qui s'opère dans notre port? Quelques bribes qui tombent des navires en chargement, ou en déchargement, et font vivre assez piètrement nos facteurs et nos travailleurs de la levée et des presses.

De toute cette armée de marins composant les nombreux équipages qui nous arrivent ou partent de chez nous, sans cesse, pas un ou presque pas un qui, né à la Nouvelle-Orléans, marié à la Nile-Orléans, ou y possédant sa famille, laisse sur notre place tout ou partie du salaire, quelquefois fort élevé, qu'il gagne à bord de son navire, salaire qui, très souvent, tout le monde le sait aussi bien que nous, s'est accumulé pendant les longues traversées, et va, à un moment donné, semer l'abondance dans tant d'intérieurs.

N'y a-t-il pas, surtout, chez notre jeunesse, une aptitude toute spéciale qui lui permet de se lancer dans le commerce maritime avec l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud, et toute cette vaste région que hante le monstre de la fièvre jaune? Nous voulons parler de l'acclimatation. Quel péril aurions-nous désormais à courir de la part d'équipages à l'abri des atteintes du fléau? Pourquoi ne pas laisser l'entrée libre à tant de navires qui languissent, aujourd'hui, dans nos lazarets, au détriment des pays qui nous les envoient, plus encore à notre propre détriment à nous-mêmes?

Quand donc en finirons-nous avec cet autre fléau de la quarantaine, aussi funeste que celui de l'épidémie, arme terrible entre les mains de nos rivaux et de nos ennemis, et engendrant cent fois plus de victimes par la misère que l'autre par la maladie et la mort? Et, l'entrée de notre jeunesse dans la marine commerciale n'est-elle pas le plus sûr moyen de nous en délivrer?

Mais il est un autre moyen puissant, efficace, d'attirer notre jeunesse dans cette belle carrière de marins à laquelle ses aptitudes et le climat sous lequel elle vit la convient d'ailleurs : c'est la création, parmi nous, d'une école de marine militaire et de marine marchande. A vrai dire, il y a longtemps qu'elle y devrait exister et prospérer. Dans quelle autre ville trouve-t-on autant de ressources pour la navigation fluviale et la navigation maritime, pour le grand et le petit cabotage? Dans quelle section l'Union s'est-elle procuré, de tout temps, les plus habiles, les plus intrépides marins? D'où lui sont venues la plupart de ses illustrations en ce genre? Ne lui faut-il pas recommencer aujourd'hui, à grand peine, à grands frais, une marine militaire qui n'existe plus presque, une marine marchande qui existe moins encore? N'est-il pas pénible de constater qu'un grand pays comme l'Union est incapable de faire respecter au loin sa volonté, son pavillon; incapable de soutenir une guerre lointaine? Et pourtant, ils sont excellents, le peu de marins qu'elle possède; et dernièrement, après le bombardement d'Alexandrie, ils se faisaient remarquer, à force de bravoure, de dévouement, entre ceux des premières contrées maritimes du monde; et les amiraux anglais qui, certainement, verraient d'un œil jaloux s'élever parmi eux des rivaux redoutables, étaient obligés de rendre au public et éclatant hommage à leurs talents et à leur courage.

Quant à sa marine marchande, elle a eu de beaux jours dans le passé, et, assurément alors, elle faisait une terrible concurrence à celle des Anglais. Nous nous rappelons même une époque où l'on prédisait qu'un jour, qui n'était peut-être pas bien éloigné, elle dominerait sur les mers et y monopoliserait la marine marchande britannique.

Hélas! les temps sont bien changés; la marine de l'Union a subi une double décadence rapide, un des fruits les plus amères de la guerre qui a, pendant plusieurs années, précipité l'une contre l'autre les deux sections du pays. Mais que la double restauration est facile, actuellement, aux Etats-Unis, au milieu de la paix qui règne dans leur sein, avec les immenses ressources naturelles qu'ils possèdent, avec les incroyables aptitudes qu'ils trouvent dans une partie de leurs populations! Pour nous, hommes du Sud, Louisianais, surtout, et né Orléanais, nous pouvons, nous devons en être les principaux, les plus puissants instruments, pourvu que le gouvernement ne repousse pas trop rudement nos demandes, pourvu qu'il nous rende la justice qui nous est dûe et établisse dans notre métropole une institution dont la place était déjà marquée au milieu de nous par la nature, et le législateur.

A ce propos nous avons déjà fait un chaleureux appel à M. CARLETON HUNT, le représentant désigné d'avance de notre premier district congressionnel, l'élu prochain du suffrage universel. Dès son arrivée à Washington, dès son entrée dans le Congrès qu'il y signale sa présence par la présentation d'un projet de loi en faveur de l'établissement d'une école de marine militaire et de marine marchande parmi nous; qu'il attache son nom à cette grande et utile création, et il se sera, des les premiers jours, conquis un titre glorieux à la reconnaissance de son Etat et de ses commettants.

Nous savons qu'il a tout le talent, tout le dévouement nécessaires pour présenter dignement le projet à ses collègues, en démontrer l'importance et la nécessité; nous savons que dans le Capitole, où le précédera une belle réputation de légiste et de gentilhomme, il exercera une influence qui nous fait croire au succès.

On doit commencer, bientôt, la construction de l'hôpital de la marine, à la Nouvelle Orléans. La somme votée est de $100,000. Les bâtisses occuperont trois acres. Le chirurgien-général demande que sept autres acres soient ajoutés au terrain afin de créer, autour de l'édifice, des promenades et des lieux de retraite pour les malades.

La bâtisse principale aura deux étages et un rez-de-chaussée. Elle sera construite en briques. Le premier sera divisé en deux larges salles, quatre chambres, et servira de résidence aux fonctionnaires du gouvernement, au médecin et au pharmacien. D'autres constructions plus petites s'élèveront autour du corps de logis principal.

Le chirurgien-général, qui a donné le plan, dit qu'il entend faire de cet hôpital un des ornements de notre ville. On ne dit pas dans quel quartier s'élèvera le nouvel édifice.

La Convention du deuxième district congressionnel de notre Etat aura lieu le mardi, 3 octobre.

L'élection des délégués est fixée au lundi, 2 octobre, pour la paroisse d'Orléans; au samedi, 30 septembre, pour les autres paroisses.

La fièvre jaune qui sévit au Texas n'a pas en, cette année, un caractère bien meurtrier. Il résulte, du rapport du chirurgien général, qu'il y a eu, le 10 septembre, 38 cas nouveaux, à Brownsville, et seulement une mort; le 11, 47 cas, et 3 morts; le 13, 32 cas, pas de morts; le 14, 24 cas, pas de morts; le 15, 18 cas, 2 morts; le 16, 22 cas, pas de morts. Total, 232 cas et 6 morts. A Pensacole le fléau s'est montré plus terrible: sur 114 cas, il y a eu 19 morts. Les cas sont moins nombreux.

Erratum.—Le concert donné à Mandeville, dimanche dernier, par des amateurs de la Nouvelle-Orléans, était au profit de l'œuvre de charité, et non au profit de l'église de la localité. Nous nous empressons de rectifier l'erreur à ce sujet qui s'est glissée dans les colonnes d'un de nos récents numéros.

Nous sommes vraiment pris à l'improviste par la triste nouvelle de la mort de M. Léonce Coudert. Quoi! cet homme excellent, franc comme l'or, toujours prêt à rendre service à ses compatriotes, le trésorier, aimé de tous, de notre Société de Bienfaisance n'est plus! Lui, plein de santé, toujours souriant et qui n'était, en somme, qu'à la grande haïte de la vie, nous allons le conduire aujourd'hui à sa dernière demeure! C'est à n'y pas croire, et toute la population française se sentira douloureusement atteinte par le coup qui frappe une famille justement estimée de tous. Et voilà brisé tout à coup un trio fraternel qui faisait l'admiration de tous ceux que les affaires ou les relations sociales mettaient avec eux en contact.

Nous offrons, en ce deuil si inopiné, à MM. Frédéric et Charles et à la famille tout entière dont ils restent aujourd'hui les représentants, nos condoléances les plus sincères, sûrs que nous nous sommes d'être ici les interprètes des sentiments de nos lecteurs aussi bien que des nôtres. M. Léonce Coudert était un honnête homme et un homme de cœur; dans les temps que nous traversons, nous n'aimons pas à voir partir les nobles caractères qui réconcilient un peu le penseur avec notre pauvre humanité, où de jour en jour semblent se raréfier les qualités fondamentales qui font de l'homme un être à part, ayant le droit, comme dit le poète, de porter haut la tête et de lever vers les cieux un front que le mal n'a jamais terni!....

[*Le Messager Franco-Américain* du 16 septembre.]

Nous lisons, dans le *Daily Register* de Mobile, à la date du 18 :

Un ami, arrivé de Stockton, nous apprend que, samedi, un message a été envoyé là, de Montgomery Hill, afin d'y annoncer aux habitants qu'il a été trouvé, à la porte de M. Hill, une lettre lui disant que ses jours étaient en danger. M. Hunt a reconnu dans ces lignes l'écriture d'un jeune nègre qu'il a élevé. Elles disent, en substance, que les nègres du comté de Baldwin sont sur le point de se soulever dans le but de massacrer les blancs. Celui qui met ainsi M. Hill sur ses gardes lui porte une sincère affection.

Le Courrier du Soir :

Les événements n'ont pas tardé à justifier la politique d'abstention. Nous ne savons quels auraient été les fruits de l'intervention. Probablement une recrudescence dans l'agitation musulmane de nos provinces algériennes.

D'autre part que serions-nous allé faire en Egypte? Tirer les marrons du feu pour le compte de l'Angleterre et rien de plus.

Notre conduite prudente, en cette circonstance, a produit les meilleurs résultats. La presse arabe qui jors des affaires tunisiennes, se déchaînait contre la France avec la plus extrême violence, est aujourd'hui douce et amicale pour notre pays. Le plus important de ces organes "El Djenaïb" déclare que la France s'est acquise un titre à la reconnaissance des mahométans en refusant de s'associer au bombardement d'Alexandrie.

Les nouvelles d'Algérie viennent confirmer ces paroles. Nous apprenons que les tribus tunisiennes qui s'étaient réfugiées dans la Tripolitaine demandent "l'aman." Ce résultat de la politique d'abstention n'est certainement pas à dédaigner. Le "Temps" lui-même constate que notre conduite dans les affaires égyptiennes a eu, dans ce sens, d'excellents résultats.

Au lieu donc de chercher des conquêtes lointaines la France peut développer sa grandeur en appliquant ses forces à sa prospérité intérieure. Les populations algériennes s'attacheront d'autant plus fortement à elle qu'elle leur aura procuré une somme plus grande de bien-être. Il vaut mieux employer notre or à cette entreprise que de le gaspiller en expéditions aventureuses.

LOUISIANE.

Le *Pionnier de l'Assomption* du 16 septembre :

Les pluies ont enfin cessé. Cette semaine le temps s'est mis au beau et semble devoir s'y maintenir longtemps encore. Grâce à l'action d'un soleil ardent et d'un vent sec, soufflant généralement du nord-ouest, la terre a rapidement séché et les chemins sont devenus praticables. Nos planteurs n'ont pas manqué de profiter de ce retour du beau temps. Ils se sont hâtés de rentrer leur maïs et leur foin et de faire leurs préparatifs pour la roulaison qui, cette année, commencera de très bonne heure, car la canne est fort avancée. Beaucoup d'entr'eux se proposent de commencer à rouler la première semaine du mois prochain, parce que leur récolté est forte et ils ne veulent pas se laisser surprendre par les glaces.

—Les steamboats ne peuvent plus entrer dans le bayou. Le fret nous arrive en chaland maintenant. Espérons que l'eau restera assez haute pour que ceux-ci puissent continuer à naviguer toute la saison.

Le Méridional d'Abbeville [paroisse Vermilion] du 16 septembre :

Le temps a été si humide depuis que le coton a commencé à ouvrir, que la cueillette s'est faite dans des circonstances très désavantageuses; sur beaucoup de pointe le coton échaudé dans le clos à cause de l'eau qui est restée entre les sillons. A mesure qu'il ouvre, il tombe à terre, et, s'il n'est pas ramassé à temps, la graine germe. Il y a une consolation, cependant—c'est que le mauvais temps a cessé depuis quelques jours, et le vent souffle du nord.

—La chenille à coton n'a pas encore fait son apparition, malgré les désavantages contre lesquels luttent nos habitants cotonniers; la récolte sera forte si la chenille ne vient pas d'ici un mois. Il y a des habitations où un bon quart du coton est ouvert. Aussi, en ce moment, quoique la cueillette soit difficile à cause de l'humidité, tout le monde est au clos. Il est nécessair de sécher le coton pendant plusieurs jours après le ramassage.

—La coupe de riz a commencé en beaucoup d'endroits. Le rendement est fort bon. Les oiseaux, qui étaient très désagréables quand le plant vient riz montait en grappe, ne sont pas aussi voraces depuis deux semaines. Vers la fin de ce mois, tout le riz sera sauvé. Heureusement il n'a pas fait de forts vents pour abattre le jeune riz, qui se coupe avec une grande facilité, et la perte ne sera pas forte.

—Il fait un vrai temps d'automne; les nuits sont fraîches, et il est agréable de se couvrir d'un drap épais avant le jour. Les moustiques vont donc nous quitter, car, il n'est plus à en douter, cette peste ne pourra tenir bon longtemps contre les nuits froides. Ce sont des intrus qui ne peuvent braver la brise.

—Il y a des personnes de couleur dont l'habitation est située sur le chemin public, à deux milles au-dessus d'Abbeville, celle de la famille Joiner, qui a un champ de fort beau riz, s'est à peu près le plus beau riz des environs. Ces cultivateurs ont à peu près 15 arpents de cette plante; le tout très vert et d'un même âge. Le riz se trouve dans un vaste platin qui a été ensemencé pour la première fois, cette année.

—Nous sommes heureux de constater que cette année l'état sanitaire de la paroisse est meilleur qu'il ne l'a été de temps immémorial. Ce n'est pas manque de transitions atmosphériques, et autre raisons. Le vent a soufflé tantôt du sud, tantôt du nord. Au commencement de la saison, il faisait une sécheresse, qui a tari tous les bas-fonds, et maintenant le volume d'eau est si fort que les égouts ne l'emportent que très lentement, et il n'y a pas de maladies.

—Il y a quelques canards d'été dans la prairie.

—Le mais tient son prix malgré l'abondance.

—Pas de maladies dans notre voisinage.

—La fièvre miasmatique sévit sur le fleuve et sur l'Atchafalaya, ainsi qu'à beaucoup d'autres endroits.

Nous lisons dans le *Sugar Bowl* (Nouvelle-Iberia) du 14 septembre :

On ne saurait désirer un temps plus beau, en cette saison, que celui de toute cette semaine. La récolte de coton, celle du riz et celle du maïs progressent avec une rapidité dont il faut louer nos planteurs. Si le temps se maintient tel qu'il est aujourd'hui, la récolte de coton sera bien meilleure qu'on ne l'avait espéré il y a une semaine, et la récolte de sucre ne sera certainement pas au-dessous de 250,000 boucauts.

Le Sugar Planter (West Baton-Rouge), écrit à la date du 16 septembre :

La semaine a été heureuse aux planteurs de coton et de cannes; les uns et les autres ont tiré le meilleur parti du temps. Passe Dieu que ces nuages que nous apercevons à l'horizon, au moment où nous écrivons ces lignes, n'éclatent pas sur nous.

Nous regrettons d'ajouter qu'il n'y a pas d'amélioration dans l'état sanitaire de notre paroisse. Les médecins sont sur les dents. Il ne faut compter sur aucun changement avantageux. Le temps se met au froid et au sec.

Quelques jours de beau temps au commencement de la semaine ont réjoui les ramasseurs de coton, qui avaient fort à faire. Aussi se sont-ils mis à l'œuvre avec toute l'énergie qui les caractérise. Les longues pluies ont sérieusement endommagé les récoltes en cette paroisse, mais à quel point? c'est ce que nous ne pouvons préciser, grâce aux rumeurs diverses et en contradiction les unes avec les autres qui nous arrivent de toutes les parties de la paroisse.

—Le professeur Magruder, doyen des professeurs du Sud, dit encore le *Sugar Planter*, rouvrira le "Collegiate Institute" de Baton Rouge le mercredi, 4 octobre. Cette annonce suffit pour que l'institution soit pleine ce jour-là. Cela est dû aux résultats brillants obtenus par le vieux professeur depuis tant d'années.

—On a recueilli le corps d'un jeune homme blanc, mardi dernier, près du Fort Allen. Il était misérablement vêtu, et des chevrotines, qui lui avaient troué le crâne, indiquaient évidemment un meurtre. Telle a été la décision du jury du coroner.

Nous empruntons ce qui suit au *People's Vindicator*, de Natchitoches :

La cueillette de coton se poursuit rapidement depuis plusieurs jours, et Dieu merci, le temps est au beau. Le rendement est satisfaisant, et si les chenilles d'automne ne nous ont pas trop brutalement le vieux Natchitoches, les bourses s'emplissent cet hiver.

—Un de ses abonnés écrit au même journal :

La culture du sorgho a été essayée cette année par M. A. J. Morgan, sur une propriété de Oakland. Cet essai aurait obtenu une bonne réussite sans les pluies constantes du mois d'août. Néanmoins, je suis satisfait du résultat tel qu'il est. Vous devriez conseiller cette culture, elle convient à notre climat, à notre sol et donne peu de travail.

Le Capitolian Advocate, de Baton-Rouge, écrit qu'après quelques journées très fraîches la chaleur est revenue, que la température est nuisible à la santé comme aux récoltes. Notre confrère ajoute que plusieurs cas de fièvre scarlatine se sont déclarés près de Port-Hudson.

—Le *Capitolian* annonce le décès de M. P. Charles Willis, mort chez son beau-frère, le docteur F. N. Brooks. M. Charles Willis jouissait à Baton Rouge d'une légitime considération; il emporte les regrets de la communauté.

—Du 1er septembre 1881 au 1er septembre 1882, il a été expédié, de Baton-Rouge, 10,599 balles de coton! Dans la semaine expirée le 9 septembre, les envois, de ce même port, se sont élevés à 168 balles.

—Le général A. S. Herron, choisi candidat au Congrès par la Convention Démocratique, paraîtra en ce moment le sixième district congressionnel, où il reçoit, partout, l'accueil le plus enthousiaste. C'est aux Opelousas qu'il a ouvert la campagne, devant une assemblée très nombreuse, qui l'a chaudement acclamé.

—L'état sanitaire de Baton-Rouge est satisfaisant. Des cas de fièvre dans les paroisses, mais qui, en thèse générale, cèdent au traitement.

La Correspondance Américaine du 16 septembre :

On sait combien le gouvernement allemand cessie de décourager ceux de ses sujets qui veulent aller chercher de l'autre côté de l'Atlantique des impôts moins lourds et une liberté moins bismarkienne. C'est dans ce but que, dernièrement, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, journal officieux, prétendait que "des milliers d'émigrés étaient errants en Amérique sans argent, sans pain, sans travail et maintenant sans patrie." Et, afin d'apitoyer ses lecteurs, la *Gazette* terminait ainsi son article : "Ces émigrés se trouvent dans une détresse affreuse, et se prennent à regretter vivement leur ancienne patrie."

Telle n'est point la conduite du gouvernement anglais, qui lui, au contraire, cherche plutôt à provoquer et à accentuer le courant de l'émigration, principalement parmi la race irlandaise, trouvant dans ce système un moyen commode de se débarrasser des ennuis que lui cause la question sociale ou plutôt la question agraire en Irlande. Aussi les statistiques sur l'émigration irlandaise montrent-elles que cette émigration a suivi le mouvement de la politique anglaise vis-à-vis de la verte Erin, et que les fluctuations de l'exode irlandais aux Etats-Unis dépendent du plus ou moins d'intensité des crises politiques en Irlande. Ainsi, c'est en 1836 que l'émigration a pris un caractère un peu important; car dans cette seule année plus de 25,000 Irlandais débarquèrent en Amérique.

Depuis ce moment, l'émigration irlandaise est allée constamment en augmentant, jusqu'en 1851, époque où elle atteignit le total de 221,253. Mais, à partir de cette année, il y eut un mouvement de décroissance; et, en 1877, 13,791 personnes seulement ont émigré de l'Irlande. Cependant on a signalé un léger mouvement ascendant durant les dernières années, et, en 1881, le total des émigrants irlandais a été de 84,800. On compte que cette année il y en aura environ 89,000. D'autre part, le recensement de la population de l'Irlande, pris en 1881, a révélé ce fait, que dans l'espace d'environ quarante ans, cette population, qui est de 5,412,377 habitants, a perdu par l'émigration 3,000,000 de personnes. Aussi certains patriotes irlandais sont-ils fortement opposés à cet exode en Amérique. D'autres, au contraire, qui songent surtout à améliorer la misérable situation présente de leurs compatriotes, et qui ont peu foi aux panacées libérales de M. Gladstone, cherchent à diriger cette émigration d'une façon profitable pour le pauvre fermier irlandais. En cela, ils font une œuvre qui recevra assurément l'approbation de tous les Américains et de tous ceux qui comprennent les avantages pour les Etats-Unis d'une émigration bien entendue. Généralement, en effet, le fermier irlandais, débarquant à New-York ou dans quelque cité de l'Est, devient la proie de certains politiciens de bas étage, qui infestent les administrations des grandes cités américaines, et qui sont les sangsues des finances et des budgets municipaux. Ces gens perpétuent le fermier irlandais de rester dans les villes, lui font entrevoir de brillantes perspectives dans les affaires publiques; bref, ils mettent tout en œuvre pour augmenter d'une voix leur clientèle élector le.

Le malheureux émigrant, confiant dans ces promesses, dit adieu à son rêve de posséder enfin, dans un pays libre, une ferme, dont les revenus ne seront plus la proie exclusive d'un grand seigneur, propriétaire qui les dépense follement à Londres, Paris ou dans quelque autre ville de plaisir du continent européen. Il reste dans les villes, pour être plus près des politiciens; il vit dans un *tenement house*, qui aussi malsain que sa hutte en Irlande; il retrouve enfin, en Amérique, ce qu'il aurait voulu ne jamais sur les rivages de la verte Erin, à misère, avec son triste cortège du Mont de piété et du cabaret où il boit le whiskey, pour s'étourdir. Ceux qui essaient d'arracher l'émigrant irlandais à de pareils fléaux sont donc dignes au remerciements, à la fois des Irlandais et des Américains, et nous croyons que c'est une œuvre utile et philanthropique que celle du Père Nugent, de Liverpool, venu aux Etats-Unis pour visiter, dans l'Etat du Minnesota, une colonie de fermiers irlandais, fondée par l'évêque Ireland, et aussi connaître l'Ouest des Etats-Unis, et pouvoir indiquer, à son retour en Europe, aux Irlandais désireux d'émigrer, certaines lieux propices de colonisation. Que le Père Nugent répète en Irlande ce que le fameux philanthrope et journaliste, Horace Greely, disait aux jeunes gens, auxquels il conseillait de fuir les villes; qu'il leur dise, comme lui: "Allez dans l'Ouest," et son voyage aux Etats-Unis aura pour la cause irlandais un résultat pratique.

—Les années de pluie qui se sont écoulées depuis la cessation de la guerre de la Sécession ont amené l'apparition dans les haines qu'avait soulevées cette lutte gigantesque et en même temps le développement commercial, industriel et agricole des Etats de l'Union aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Ainsi, il est presque impossible d'arriver à une idée, même approximative, de l'énorme accroissement et développement de l'Etat du Kansas, dans lequel se produisit la première lutte entre le Nord et le Sud, précisément parce qu'il était sur la limite séparant ces deux sections de la République. La récolte de blé dans cet Etat est de 35,000,000 de boisseaux pour cette année, tandis qu'on estime la récolte du maïs à 150,000,000 ou 190,000,000 de boisseaux. Les progrès étonnants, faits par l'agriculture dans le Kansas durant les treize dernières années, sont rendus plus frappants encore, quand on sait que, en 1869, il produisait seulement 2,800,000 boisseaux de farine et 4,000,000 de boisseaux de maïs.

—La Compagnie Pullman Palace Car, qui fabrique les wagons pour les chemins de fer et plus spécialement les wagons-salons pour les trains express, s'est acquis en Europe, aussi bien qu'en Amérique, une réputation incontestable pour la solidité, le luxe et l'élégance de ses wagons, en dépit des efforts faits par d'autres compagnies rivales, notamment par la Compagnie Wagner, pour la supplanter. Aussi le compte-rendu annuel de la situation de la Pullman Palace Car Company présente-t-il un intérêt tout à fait international; et c'est à ce titre que nous jugeons à propos d'en entretenir nos lecteurs. L'exposé des affaires de la Compagnie, présenté par M. George Pullman, a été accueilli avec des marques de satisfaction par les actionnaires, qui ont manifesté surtout leur enthousiasme au sujet de l'installation de la Compagnie dans la ville de Putnam. Il a été annoncé que la Compagnie avait fait pendant l'année écoulée, des contrats de 15 ans avec différentes lignes de chemins de fer, d'une étendue de 4,615 milles; que le nombre de wagons mis en circulation était de 733; le nombre des voyageurs transportés, 1,964,000. L'accroissement de revenu sur l'année précédente montait à $742,000. Le nombre de milles parcourus par les cars Pullman, était de 54,194,000 sans mort d'homme ou sans accident sérieux pour les voyageurs. Un extra dividende de 11½ pour cent a été déclaré comme le résultat des bénéfices de la Compagnie pendant l'année, sur les travaux de fabrication de wagons; dividende payable, à partir du 2 octobre 1882. Le Bureau de la Compagnie pour l'année suivante, est composé de: M. George J. Pullman, Président et Directeur-Général; M. Horace Porter, Vice-Président; A. B. Pullman, deuxième Vice-Président; A. Weinheimer, Secrétaire.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Programme et troupe sont du goût du public, et le public a raison. En effet il y a dans ce personnel de mimes groupé par Nick Roberts des sujets d'un comique achevé auxquels on ne résiste pas. Pour eux bataille livrée est gagnée. Ils sont tacticiens à la façon du Gén. Wolseley; d'un coup ils ont conquis le parterre.

Hotesur.—Du nombre des voyageurs de retour à la Nouvelle-Orléans depuis un jour ou deux, est M. L. Uter. Nous nous plaisons à signaler ce retour à l'attention de nos lecteurs, sachant qu'ils ne resteront pas indifférents à la nouvelle. M. Uter a eu utiliser les quelques semaines qu'il a passées dans les grandes capitales du Nord en y faisant d'importante achats pour sa maison de commerce. Sous peu, il invitera le public à venir admirer la myriade d'objets d'art et de fantaisie dont il a enrichi son fonds de commerce, et qui orneront et bien les rayons et les vitrines de son incomparable magasin.

—Le Bitter Malakoff est un laxatif souverain

Nouvelles Télégraphiques.

Londres, 15 septembre.—D'après une dépêche de Tell-el-Kebir au Daily News, un médecin égyptien dit que lors qu'Arabi Pacha se rendait en chemin de fer à Zagasig un de ses officiers a tiré sur lui. Un autre prisonnier rapporte qu'Arabi a été blessé, mais cela est douteux.

On télégraphie d'Alexandrie au Daily News: "Dans beaucoup de cas des Arabes blessés ont tiré sur les Anglais dès que ceux-ci leur tournaient le dos. Lord St-Vincent a tué un porte-drapeau indigène et a pris son étandard. Il s'est passé des choses lamentables du côté de l'ennemi. Des vieillards et des enfants ont été tués. Cela était inévitable par suite du fait que les Egyptiens tiraient de leurs huttes. Cela a poussé les Anglais à tirer sur les non-combattants.

"Le correspondant est d'avis que sans notre train de siège la position d'Arabi Pacha à Kair-el-Douar était inexpugnable."

D'autres dépêches disent qu'on a pris à Tell-el-Kebir des vivres en quantité suffisante pour nourrir vingt mille hommes pendant un mois.

Londres, 15 septembre.—On télégraphie d'Alexandrie au Standard : Arabi Pacha s'est rendu au général Macpherson, en disant: "Je suis Arabi Pacha, Voici Toulba Pacha."

Londres, 15 septembre.—On télégraphie d'Alexandrie au Times : "La nouvelle de la capture d'Arabi Pacha a été reçue par les Arabes avec un très vif enthousiasme en apparence."

Alexandrie, 15 septembre.—Les troupes rebelles de Mehallet, d'Aboukir et de Kafr-el-Douar défileront ici devant l'armée anglaise. Celles de Mehaflet commenceront dimanche, jour où elles rendront leurs armes, seront dépouillées de leur habit militaire et licenciées en présence de toutes les troupes du général Wood.

Alexandrie, 15 septembre.—Après l'arrivée du khédive au Caire, une cour régulièrement constituée sera établie pour le jugement public des chefs rebelles, qui seront autorisés à prendre des défenseurs.

On croit que sir Edward Malet, consul-général de la Grande-Bretagne, a télégraphié au général Wolseley les noms de sept personnes qui sont responsables de la rébellion et dont l'arrestation est désirable.

Londres, 15 septembre.—Le correspondant de l'agence Reuter à Constantinople démentit la nouvelle d'après laquelle le sultan aurait télégraphié des félicitations au général Wolseley ou l'aurait prié d'arrêter la marche des troupes anglaises dans l'intérieur.

Dublin, 15 septembre.—Un mouvement s'organise ici pour offrir au général Wolseley une épée d'honneur à son retour d'Egypte.

Londres, 15 septembre.—Malgré la chute de la rébellion égyptienne, les préparatifs ont continué sans relâche jusqu'à hier soir dans les arsenaux anglais. Des ordres ont encore été donnés hier pour de nouveaux approvisionnements pour l'Egypte.

"Qui trop embrasse mal étreint."

Revenons un peu sur l'article de la *Shipping and Mercantile Gazette*, que nous avons publié dans notre numéro de vendredi. Il n'est pas sans intérêt, pour notre commerce et pour nos armateurs, de démêler la véritable pensée qui s'y trouve, et qui montre, très clairement, quel est le but que poursuivent les Anglais.

Ce but apparaît clairement à tous ceux qui voudront bien relire attentivement le paragraphe suivant de l'article en question. Après avoir montré quelque inquiétude, à propos de l'excès d'activité des chantiers de construction anglais, qui lancent, chaque jour, de nouveaux steamers, la *Shipping and Mercantile Gazette* s'écrie :

"Nous allons nous trouver à la tête d'une immense flotte à laide de laquelle nous pourrions, sans difficulté, subvenir aux besoins du commerce du monde entier; mais il ne faut pas nous dissimuler que le monde n'entend pas livrer le monopole de son commerce au pavillon anglais, du moins sans une lutte acharnée, lutte pacifique, où nous serons sans doute vainqueurs, mais durant laquelle il faudra se résoudre à bien des sacrifices."

Il est certain que telle est la pensée qui a germé dans le cerveau des armateurs anglais : après s'être rendue maîtresse de tous les passages commerciaux du monde —l'expédition d'Egypte n'a pas d'autre but que d'exercer la prépondérance sur le canal de Suez, —l'Angleterre, par son immense marine, veut être la maîtresse du commerce de toutes les nations de l'univers.

A sûrement, l'idée n'est pas sans grandeur, et la tentative est d'une hardiesse superbe. Ce n'est pas nous qui, dans ces circonstances, marchanderons notre admiration à une nation qui, enfermée dans les limites étroites d'une île, battue, de tous côtés, par l'Océan, rêve, au lieu de telles visées, et prétend rendre le monde entier tributaire de ses volontés. La tentative, nous le répétons, est hardie. Reste à savoir si le monde acceptera le joug qu'on prétend lui imposer; reste à savoir si les nations du globe subiront la domination économique de l'Angleterre, et n'auront d'existence commerciale que celle que ce pays voudra bien leur concéder, après avoir ruiné et mis à néant leur marine, dans une lutte d'où il espère sortir victorieux?

C'est là la question. La grandeur même de la conception nous fait douter de son succès, et nous sommes porté à croire qu'il y aura, contre ces prétentions démesurées, une résistance qui, à un moment donné, se traduira par une coalition d'intérêts fort dangereuse pour l'Angleterre, laquelle pourrait bien contrairement à ce que suppose le journal que nous citons, sortir fort meurtrie de cette lutte audacieuse.

L'Angleterre, précisément en raison des efforts qu'elle fait pour dominer commercialement les nations maritimes, risque fort — nous le répétons — de susciter une coalition d'intérêts contraires. Il ne s'agit pas seulement pour elle, en effet, de transporter les marchandises des autres; il s'agit de trouver des débouchés pour les siennes propres. Or, sur ces deux points, l'Angleterre est beaucoup plus vulnérable qu'elle ne le suppose, ou elle a au fond, beaucoup plus besoin du monde que le monde n'a besoin d'elle. C'est, de la part des Anglais, se placer à un point de vue faux et sur un terrain mauvais, que d'envisager les choses, comme le fait la *Shipping and Mercantile Gazette*, et on pourrait lui répondre par ce simple proverbe : "Qui trop embrasse mal étreint." Vouloir être le fournisseur et le transporteur unique des nations, c'est trop.

Il pourrait bien arriver que les nations commerçantes, excédées des prétentions de l'Angleterre, se souviennent de ce qu'avait tenté de faire Napoléon Ier, en organisant le blocus continental. Ce serait la guerre commerciale, dira-t-on. Sans doute! mais est-ce que le journal anglais ne parle pas de "lutte acharnée." Et qui engagerait cette lutte contre le monde, d'après lui? l'Angleterre.

Or, du moment où les nations sauront qu'elles ont à lutter et pour leur marine, et pour leur commerce, et pour leur industrie que l'Angleterre prétend confisquer à son unique profit, elles seront vite amenées à prendre des mesures qui, si elles leur sont pénibles à elles-mêmes, pourraient frapper mortellement l'Angleterre.

Les Anglais ont tort d'afficher si hautement leurs prétentions à l'envahissement du commerce universel. Une sorte de mesure concertée entre les nations intéressées, suffirait à les arrêter. On n'aurait qu'à décider que les navires anglais, qui commencent à pulluler et à ruiner les navires des autres nationalités, ne seront reçus dans les ports qu'en payant certains droits, et alors tout serait dit....

Les Anglais parlent de lutte acharnée au bout de laquelle ils entrevoient la victoire pour eux et la ruine pour tous les autres. Est-ce qu'ils trouveraient tant vain que, devant cette perspective, les autres essayassent de se défendre? Certes, les économistes internationaux pourraient gémir au nom de la doctrine; mais on les laisserait faire, et tous les gens de bon sens, amis de leur pays et avisés, trouveraient qu'on a raison. Nous le répétons : qui trop embrasse mal étreint.

(*Le Journal du Havre.*)

—Le Malakoff Bitter est une boisson à laquelle agréable au goût et nécessaire à la santé

Décédée, après une longue et douloureuse maladie, mardi, 19 septembre, à 12.30 P. M., Madame N. E. PEPIN,